

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.493. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mercredi
12
SEPTEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LA GUERRE CIVILE EN RUSSIE : KORNILOF CONTRE KERENSKY



LE BATAILLON FÉMININ DE LA MORT MANIFESTE POUR KERENSKY DONT UN SOLDAT PORTE L'IMAGE

Le général Kornilov ayant été relevé de son commandement par Kerensky, une partie des troupes russes marche contre Petrograd. La « division sauvage » est arrivée à près de 50 kilomètres de la capitale. Les autres régiments resteront-ils fidèles à Kerensky ?

Il y a quelque temps encore, la popularité du président du Conseil était grande parmi les soldats. Voici le drapeau du bataillon de la mort qui jusqu'ici soutint le tribun et que commande M^{me} Botchkareva, qu'on voit ici manifestant pour Kerensky.

LES ÉVÉNEMENTS DE RUSSIE

C'EST LA GUERRE CIVILE !

KORNILOF MARCHE SUR PETROGRAD

Une de ses divisions n'est plus qu'à 50 kilomètres de la capitale

C'est la journée du 9 septembre qui aura marqué le début de la nouvelle crise russe. Les informations, qui n'arrivent plus de Russie qu'avec des retards et des obscurités considérables (ce qui est le signe d'événements graves), laissent entrevoir que M. Kerensky, ayant voulu se placer dans une position intermédiaire entre le Soviet et les Cadets, s'est trouvé pris entre deux feux.

M. Kerensky avait résolu, dimanche, de rétablir le pouvoir disciplinaire des officiers. En même temps, il limitait les pouvoirs des comités de soldats qui se sont formés dans les régiments; mais il n'osait pas aller jusqu'à la suppression de ces comités. Pour avoir voulu contenir tout le monde, les extrémistes et les chefs militaires, M. Kerensky n'a donné satisfaction à personne. Ses adversaires modérés et cadets ont jugé que les ordres qu'il avait donnés pour le rétablissement de la discipline étaient incomplets et tardifs. Ils lui reprochaient en outre de ne les avoir édictés que sous le coup des événements de Riga.

Ainsi, autant qu'on en peut juger, les cadets avaient pris parti irréductiblement contre Kerensky, et ils avaient décidé, quoi qu'il fit, de le renverser. Le général Kornilov aura été l'exécuteur de leur dessein.

Tel qu'on le connaît, le général Kornilov n'était pas homme à s'engager dans une pareille entreprise sans avoir avec lui un appui sérieux. Des régiments qui lui sont fidèles marchent sur Petrograd. Il a fait arrêter le commissaire du gouvernement qui venait lui annoncer sa destitution. Il paraît décidé à jouer la partie jusqu'au bout.

Il est difficile d'en prévoir l'issue; mais, sans doute, des incidents dramatiques vont se dérouler. Pour nous, alliés de la Russie, nous souhaitons que la révolution russe n'ajoute pas la guerre civile à l'invasion allemande, et nous vœux, dans cette nouvelle tourmente, iront aux plus patriotes et aux plus capables de sauver leur pays. — J. B.

PETROGRAD, 10 septembre. — Le généralissime Kornilov a refusé de se soumettre à l'ordre du gouvernement lui prescrivant d'abandonner le commandement des troupes et de quitter l'armée.

Il a ordonné de son côté d'arrêter M. Philonenko, commissaire du gouvernement provisoire au quartier général.

PETROGRAD, 10 septembre. — La division dite « sauvage », que commandait le général Kornilov comme général de division avant d'occuper le poste de gouverneur de Petrograd, a quitté Pskov et s'est mise en marche dans la direction de la capitale; elle est arrivée à la gare de Vyritza, à 54 verstes de Petrograd, sur la ligne de Petrograd à Rybinsk, où toute la circulation des trains est suspendue.

Les rails ont été enlevés sur la voie ferrée entre Louga et Petrograd; les premiers éléments des troupes de Kornilov seraient déjà arrivés à Louga, à une centaine de verstes de la capitale.

Le gouvernement a proposé à l'ancien généralissime Alexeïeff de reprendre le commandement des armées. Le général Alexeïeff était en mission. On l'a rappelé d'urgence. Mais les journaux croient qu'il n'acceptera pas.

Les ministres remettent leur démission à Kerensky

PETROGRAD, 10 septembre (11 h. 25). — A la suite de la sommation du généralissime Kornilov, tous les membres du cabinet ont remis leur démission, voulant donner à M. Kerensky pleine liberté d'action.

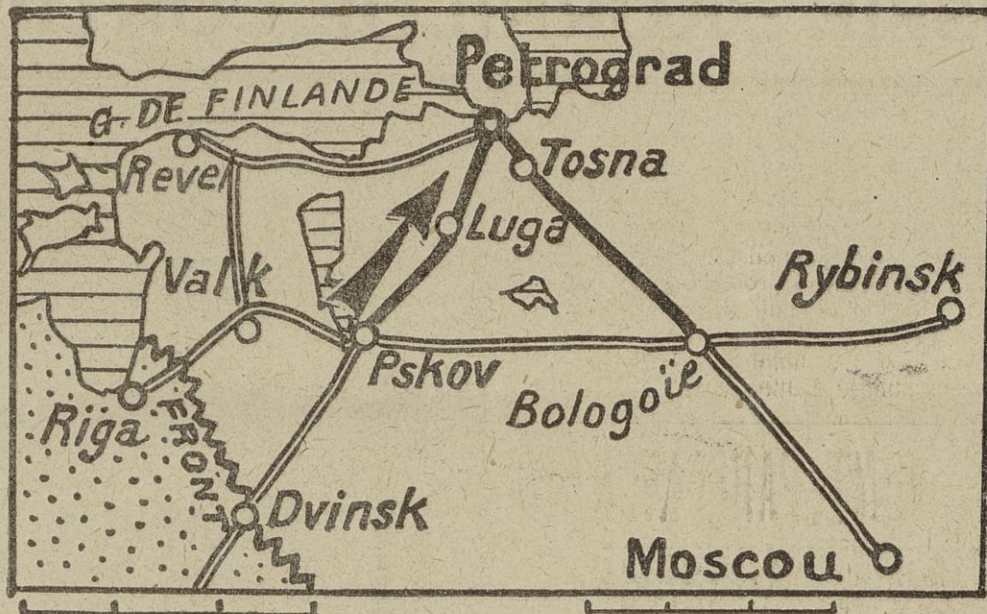
Tous les ministres restent provisoirement au pouvoir. Ce matin la ville est calme.

Les cosaques interviennent

PETROGRAD, 10 septembre. — M. Kerensky a reçu une délégation des troupes cosaques qui lui a déclaré qu'elle considérait comme un devoir patriotique d'empêcher une guerre civile et de prêter son concours à un règlement du conflit qui a surgi entre le général Kornilov et le gouvernement provisoire.

Dans ce but, après accord avec M. Kerensky, la délégation se rend aujourd'hui au quartier général.

On conserve peu d'espoir que le conflit puisse recevoir une solution pacifique. Les ministres eux-mêmes ne dissimulent pas que la situation est extrêmement critique et



CARTE MONTRANT L'AVANCE DES TROUPES DE KORNILOF VERS PETROGRAD



GÉNÉRAL ALEXEÏEFF

ne croient pas que l'on puisse éviter des collisions. Dans la soirée, le calme régnait dans la ville et la circulation était normale.

Le prince Lvov arrêté

PETROGRAD, 10 septembre, 12 heures. — Le député à la Douma Lvov, qui est l'ancien procureur auprès du Saint-Synode et qui avait remis à M. Kerensky la sommation du général Kornilov, a été arrêté par le gouvernement provisoire, ainsi que près de quatre-vingts personnes.

M. Kerensky poursuit ses efforts pour réorganiser le cabinet. Plusieurs combinaisons sont discutées, entre autres celle d'un remaniement partiel du ministère avec la création d'un conseil national spécial, rappelant en quelque sorte le Directoire.

La flotte de la Baltique pour Kerensky

PETROGRAD, 11 septembre. — A l'occasion de la révocation du généralissime Kornilov, le commandant de la flotte de la Baltique, amiral Razvozec, invite par un ordre du jour la flotte à veiller contre l'ennemi, à éviter la désunion, et à se soumettre aux ordres du gouvernement provisoire.

Le grand-duc Nicolas aurait disparu

Le Politiken, de Copenhague, enregistre un bruit persistant qui court aujourd'hui à Petrograd, d'après lequel le grand-duc Nicolaïevitch aurait disparu de sa propriété du Caucase.

L'attitude du Soviet

PETROGRAD, 10 septembre. — Le Comité exécutif central des délégués ouvriers et soldats et le Comité exécutif des délégués paysans publient la proclamation suivante qu'ils adressent aux comités de l'armée de terre et de l'armée navale :

« Le général Kornilov, s'étant mis à la tête d'une conspiration ayant pour but la contre-révolution militaire, a fait avancer ses troupes sur Petrograd. Il a fait croire à ses sol-

dats qu'ils devaient marcher sur la capitale afin d'y réprimer une conspiration des maximalistes qui, en réalité, n'existait pas. Mais il est évident, et ses subordonnés eux-mêmes l'ont compris, que le généralissime voulait instaurer un nouveau gouvernement provisoire et en prendre la direction.

« C'est pourquoi le gouvernement provisoire actuel a déchargé le général Kornilov de son commandement, et les comités des délégués, ouvriers et soldats, l'ont déclaré traître et ennemi de la Patrie.

« Les Comités de l'armée ont décidé de défendre le gouvernement provisoire et de déjouer les desseins criminels de Kornilov, ainsi qu'à prendre toutes les mesures nécessaires pour prévenir la conspiration ourdie par lui, cette conspiration devant avoir des effets désastreux pour la stabilité du front. Nous vous sommons de ne pas exécuter les ordres de Kornilov ni des traîtres dont il est entouré.

« Exécutez rapidement et ponctuellement tous les ordres du Comité Central et toutes les prescriptions du gouvernement provisoire et de tous les hommes qui lui sont restés fidèles dans le commandement de l'armée. Expliquez à tous les soldats et spécialement à ceux qui sont parmi les détachements actuellement engagés, quels étaient les buts du complot de Kornilov. Prenez toutes les mesures et les précautions nécessaires pour assurer la liaison avec nous en instituant un contrôle sévère sur tous les appareils de transmission télégraphiques.

« Expliquez-leur dans quelle mesure vous pouvez assurer au gouvernement provisoire l'appui de la force armée. Faites de votre mieux pour rallier autour de nous non seulement la masse des soldats mais aussi les meilleurs éléments parmi leurs chefs.

Un directoire de cinq membres

PETROGRAD, 10 septembre. — La nouvelle de l'ultimatum du général Kornilov transpara hier soir seulement assez tardivement. Elle produisit dans les milieux politiques une sensation énorme qui, dans la matinée, gagna toute la population par la publication des éditions spéciales des journaux. Ceux-ci ne paraissent pas habituellement le lundi, composent rapidement, avec un personnel de fortune, leurs numéros sur une feuille plus ou moins complète enregistrant, au milieu de tous les détails déjà connus, les bruits les plus contradictoires dont il est difficile encore de tirer une impression exacte.

Le conseil des ministres a siégé hier soir et une grande partie de la nuit.

Les journaux croient que le Directoire projeté serait composé de MM. Kerensky, Nekrassov, Savinkov, Skobelev, Terestchenko; cependant, on indique encore M. Vinkov comme gouverneur de Petrograd, en remplacement du général Vassilievsky, qui a donné hier sa démission en demandant à quitter la Russie.

Le Soviet renonce à Stockholm

COPENHAGUE, 11 septembre. — Un télégramme de Petrograd annonce que le Soviet a décidé de ne pas participer à la conférence de Stockholm.

Cette décision a été prise à la suite de celle de la France, de l'Angleterre et d'autres pays alliés de ne pas envoyer aucun délégué à cette conférence.

M. PAINLEVÉ RENONCE A FORMER LE MINISTÈRE

C'est aussi l'attitude des socialistes qui a provoqué l'échec de ses démarches

Contrairement à l'attente générale, M. Painlevé n'a pu arriver à constituer son cabinet. Après toute une journée et une soirée de laborieuses pourparlers, le ministre de la Guerre devait, à une heure du matin, se rendre à l'Élysée et — comme l'avait fait, dimanche soir, M. Ribot — résigner le mandat qui lui avait été confié.

Cette retraite, provoquée comme celle de M. Ribot par l'attitude des représentants du groupe socialiste donne à la crise actuelle une gravité exceptionnelle. Et on ne peut encore en prévoir les conséquences.

Voici la déclaration faite aux journalistes par M. Painlevé, au moment même où il allait se rendre à l'Élysée :

« J'avais reçu mission du président de la République de former un cabinet d'union nationale qui devait comprendre des éléments appartenant à tous les partis.

A la suite d'incidents ultimes, l'union que je croyais avoir faite ne s'est pas trouvée réalisée. Dans ces conditions, je me rends auprès du Président de la République pour résigner le mandat qu'il m'avait confié.

La décision de M. Painlevé était provoquée par le refus de MM. Albert Thomas et Alexandre Varenne de faire partie de la combinaison.

A neuf heures du soir le ministère était constitué

M. Painlevé avait reçu dans la matinée les délégués du groupe socialiste, qui l'assurèrent de l'adhésion de ce dernier au programme qu'il leur avait exposé; puis M. René Renoult, président du groupe du parti radical et radical-socialiste; il avait poursuivi activement ses pourparlers durant tout l'après-midi.

Après avoir conféré avec M. Albert Thomas et plusieurs personnalités politiques, il se rendait à deux reprises au quai d'Orsay et insistait vivement auprès de M. Ribot pour qu'il consentît à accepter dans la nouvelle combinaison le portefeuille des Affaires étrangères.

M. Ribot avait finalement accepté. Dès lors, la combinaison semblait debout. Après une première réunion à laquelle assistaient, avec M. Painlevé, tous ses collaborateurs éventuels — sauf M. Franklin-Bouillon en-

core en Amérique — on pouvait considérer comme définitive la combinaison suivante :

Présidence du Conseil et Guerre : M. Paul Painlevé.

Ministres d'Etat : MM. Léon Bourgeois, Louis Barthou, Paul Doumer, René Renoult.

Justice : M. Joseph Thierry.

Affaires étrangères : M. Ribot.

Marine : M. Chaumel.

Intérieur : M. Steeg.

Finances : M. L.-L. Klotz.

Armement : M. Albert Thomas.

Ravitaillement : M. Loucheur.

Instruction publique : M. Varenne.

Travaux publics et reconstitution nationale : M. Raoul Pérot.

Agriculture : M. Jean Dupuy.

Commerce : M. Clémentel.

Colonies : M. René Besnard.

Travail : M. Daniel Vincent.

Propagande à l'étranger : M. Franklin-Bouillon.

Deux socialistes, MM. Albert Thomas et Varenne entraient ainsi dans le cabinet. Un sous-secrétariat était, d'autre part, réservé à M. Bodouze.

M. Painlevé se rendait dans la soirée à l'Élysée et mettait le président de la République au courant de ses démarches. A onze heures du soir, une nouvelle réunion des futurs ministres avait lieu au ministère de la Guerre.

Une demi-heure plus tard, MM. Albert Thomas et Varenne quittaient la réunion : — Ce n'est rien, dirent-ils en passant aux journalistes qui les interrogeaient. Il y a un petit dissentiment entre nous, mais nous allons revenir... On avait à ce moment l'impression que la combinaison échouait; que tout était remis en état.

A minuit tout était rompu

A minuit 35, en effet, MM. Albert Thomas et Varenne étaient de retour rue Saint-Dominique. Après un bref entretien avec M. Painlevé et ses collaborateurs, ils en ressortaient pour se retirer définitivement.

— Nous partons, disent-ils simplement. — Pour quel motif ?

— La composition même du ministère. Quelques instants après M. Painlevé faisait aux journalistes la déclaration qu'on a lue plus haut.

L'INDIGNATION EST VIVE EN ARGENTINE

Quant au gouvernement suédois, il déclare qu'il ne sait encore rien

BUENOS-AIRES, 11 septembre. — Le gouvernement est frappé par les révélations de M. Lansing. Le président trigué à eu de longues conversations avec le ministre des Affaires étrangères. Rien n'a transpiré des décisions qu'ils ont prises, mais on attend que le gouvernement argentin les fasse connaître d'un moment à l'autre.

Le comte Lurubourg et le ministre de Suède ne cachent pas leur embarras et leur perplexité et se refusent à toute interview.

BUENOS-AIRES, 10 septembre. — Le Comité patriotique a publié un énergique manifeste pour protester contre la témérité de Lurubourg qui incitait à assassiner les Argentins. Le Comité a convoqué un grand meeting pour le 16 septembre.

L'excitation de la presse augmente. Certains journaux qualifient Lurubourg d'assassin et demandent qu'au lieu de lui donner ses passeports on le remette aux tribunaux.

Les premières explications du gouvernement suédois

LONDRES, 11 septembre. — Les journaux publient une dépêche de Copenhague donnant le texte de la réponse suédoise comme suit :

Le ministre des Affaires étrangères suédois n'a reçu aucun rapport au sujet de la transmission des télégrammes mentionnés dans les déclarations du gouvernement des Etats-Unis et, pour cette raison, le gouvernement suédois ne peut pas prendre d'attitude sur les questions qui pourraient être soulevées par ces déclarations. Il est cependant exact de dire qu'après le début de la guerre, le ministre des Affaires étrangères suédois a fait savoir qu'il devait transmettre un télégramme allemand concernant la population civile de Kiau-Tchéou.

« Des déclarations conformes furent faites aux représentants de chacun des groupes belligérants sans qu'il fut question que la Suède représente les intérêts de n'importe quelle puissance, ce qui aurait constitué une tâche dont un des résultats eût été la transmission des lettres et des dépêches.

« Pour ce qui concerne les Etats-Unis, en particulier, le ministre des Etats-Unis à Stockholm a, dans certains cas, demandé et obtenu l'autorisation de transmettre des lettres et des télégrammes venant de la Turquie ou y allant, ceci à un moment où la Turquie n'était pas en état de guerre avec l'Amérique et où la Suède n'avait pas encore accepté la protection des intérêts américains. »

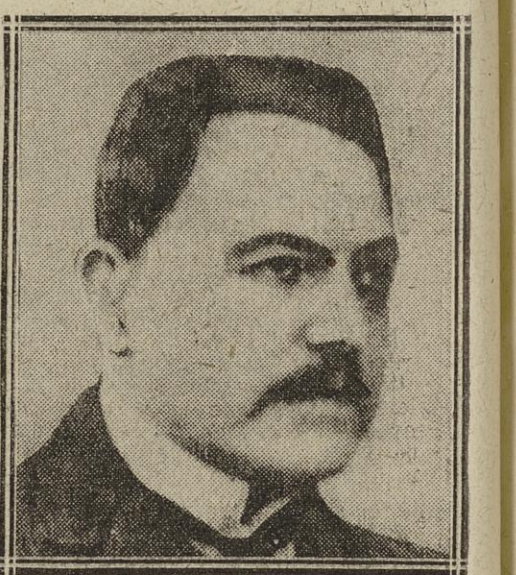
Un démenti et un aveu

LONDRES, 11 septembre. — On mande de New-York au Daily Mail, le 10 septembre.

Des démentis ont été reçus aujourd'hui des légations suédoises à Washington et à Buenos-Aires. Mais, en présence des preuves irrécusables fournies par M. Lansing, ces démentis ne produisent pas le moindre effet sur l'opinion américaine, qui est unanime à demander que, pendant la guerre, la Suède fasse le sacrifice ou soit privée de ses privilèges diplomatiques. Quelles que soient les promesses faites et les mesures

prises par la Suède, les Etats-Unis et les Alliés ne peuvent pas permettre aux diplomates suédois de communiquer avec Stockholm par des messages chiffrés.

La gravité de la conduite de la légation suédoise à Buenos-Aires est loin d'être



M. HIPOLITO IRIGOYEN

président de la République Argentine

atténuée; elle est au contraire aggravée par la déclaration faite à M. Lansing par M. Akerhielm, chargé d'affaires suédois à Washington, qui a annoncé que le ministre de Suède à Buenos-Aires avait envoyé les télégrammes de Lurubourg au moyen du code allemand et non au moyen du code suédois.

Ils continuent à bombarder les hôpitaux

Officiel. — La nuit dernière, des avions allemands ont bombardé la région de Dunkerque. Des bombes sont tombées sur un hôpital et une quinzaine de femmes ont été blessées.

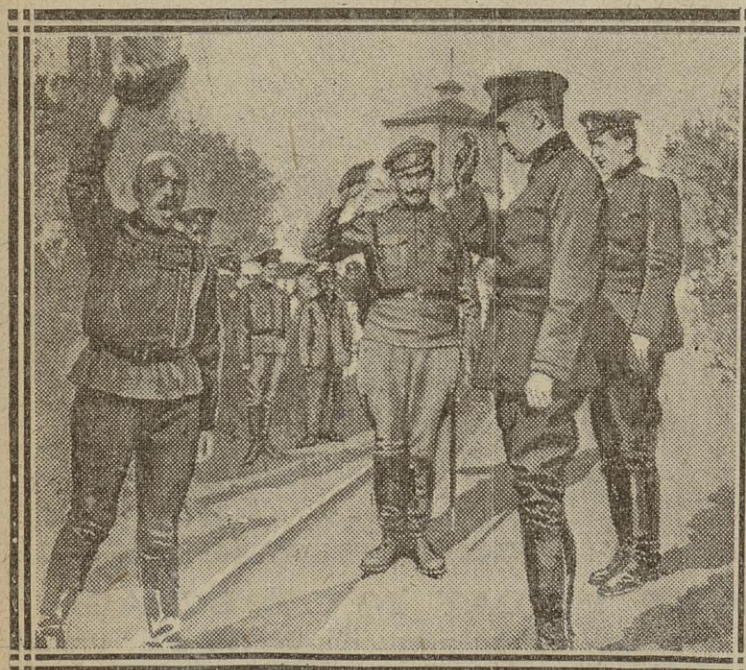
Souvent, M. Gerard dut s'armer de patience

LONDRES, 11 septembre. — M. Gerard, dans un chapitre de son livre consacré au traitement des prisonniers de guerre, raconte au prix de quels efforts il a pu obtenir du gouvernement allemand qu'une inspection des camps de prisonniers soit organisée.

Toutes les notes envoyées aux Affaires étrangères restaient sans réponse. A la fin, M. Gerard écrivit une lettre personnelle à M. von Jagow et fit même une démarche auprès du chancelier. Mais tous ces efforts furent vains. C'est alors qu'il déclara à M. de Bethmann-Hollweg :

« Si je ne peux pas obtenir une réponse à mes propositions au sujet des prisonniers, je prendrai une chaise et je m'assiérai devant la porte de votre palais jusqu'à ce que vous ayez bien voulu me donner satisfaction. »

C'est seulement devant cette menace que le chancelier céda.



KERENSKY ACCLAMÉ PAR LES SOLDATS



KORNILOF HARANGUANT SES TROUPES

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

JEAN CRISTOPHLE DEVANT SES JUGES

CLERMONT-FERRAND, 11 septembre. — La deuxième audience de l'affaire Christophle avait attiré une assistance beaucoup plus considérable que la veille.

Dès le début, les brigadiers de police et plusieurs agents déclarèrent que, dès leur arrivée à la maison de cours Sablon, Jean Christophle leur raconta que l'incendie était éteint, mais que sa sœur était morte. L'accusé donna plusieurs versions de l'accident et affirma qu'un cambriolage était impossible, les fenêtres de l'hôtel étant trop élevées pour permettre une escalade.

Mme Henry Bousquet, femme du directeur de l'Ecole de Médecine, est entendue ensuite. Elle a procédé à la toilette funèbre de Marie Christophle et elle a été extrêmement surprise de l'attitude de Mme Christophle et de son fils qui ne montraient, dit-elle, ni affolement ni désespoir.

Il est vrai que je n'ai jamais eu une autre attitude, répliqua Jean Christophle. Devant les étrangers nous avons eu le courage de maîtriser notre douleur à laquelle nous donnions libre cours quand nous étions seuls.

C'est maintenant le commissaire de police M. Rességuier, qui vient témoigner que lorsqu'il est arrivé à la maison du crime le corps avait été déjà transporté dans la chambre de M. Christophle père. Il accueillit sans conviction les déclarations qui lui furent faites par le docteur Gautier, attribuant la mort de Mlle Christophle à un accident, et prévint aussitôt le parquet.

Au cours des opérations judiciaires, M. Rességuier fut frappé de l'attitude de Jean Christophle et de sa mère : l'un et l'autre faisaient preuve d'un sang-froid extraordinaire.

Le commissaire ajoute qu'il fut on ne peut plus surpris de relever sur le plâtre la présence d'une grande quantité de trous qui semblaient provenir de coups portés intentionnellement pour faire tomber le plâtre. D'autre part, le second jour des opérations judiciaires, il assista à la découverte d'un mouchoir maculé de sang, au bord du pied gauche du lit. Ce mouchoir portait l'initiale « D ».

Il est étrange, dit le magistrat, qu'il n'ait pas été aperçu la veille.

Après cette déposition accablante pour l'accusé, le docteur Fournier vient affirmer l'innocence de Jean Christophle. Pour lui, la jeune fille a été assassinée pendant son sommeil et n'a été violente qu'après la mort. Il estime que l'assassin a pu s'introduire par le balcon dans la chambre de Marie Christophle.

M. Christophle père, ancien bâtonnier des avocats de Clermont, qui était déjà mobilisé au moment du crime, vient faire un véritable plaidoyer en faveur de son fils. Il cherche d'abord à démontrer la possibilité pour un malfaiteur de pénétrer dans la maison. Puis il proteste contre la façon dont l'instruction a été conduite et met directement en cause le procureur de la République. Il avait demandé, en effet, qu'on fût une enquête sur cinq personnes qu'il soupçonnait de pouvoir être les assassins de sa fille. Pourquoi n'en a-t-on rien fait ? Et M. Christophle propose à nouveau de donner les noms des malfaiteurs pouvant être les assassins de sa fille.

C'est sur cette étonnante déposition que prennent fin les débats de cette deuxième audience.

Effroyable cyclone en Espagne

MADRID, 11 septembre. — Un véritable cyclone, suivi d'une tourmente de grêle, s'est abattu, hier, sur Madrid, vers neuf heures du soir.

Plusieurs quartiers ont été absolument inondés. Les pompiers, accourus au secours avec leurs pompes à vapeur, ont opéré de véritables sauvetages.

La région la plus éprouvée a été le faubourg Ruente de Velasco, où, dans certains endroits, l'eau est montée jusqu'à soixante centimètres. Le même niveau a été atteint dans un des endroits les plus fréquentés de Madrid, le Pasco Recoletos.

Pendant la tourmente, le service téléphonique a été interrompu, le Bureau central avait été isolé par l'inondation. Au matin, les communications avec l'Estramadure et l'Andalousie n'avaient pas encore été rétablies et les autres lignes fonctionnaient avec un retard considérable.

On mande de Séville qu'une pluie torrentielle est tombée sur cette ville, dont elle a inondé la partie basse. La foudre est tombée sur la cathédrale, jetant la panique dans la foule des fidèles.

On annonce de Alameria que le vapeur français *Saint-André*, poussé par la tempête, est venu échouer à la côte.

Ces divers sinistres ont fait plusieurs victimes dans la population et causé d'importants dégâts aux récoltes. Ils sont dus à un cyclone qui, venant de Barcelone, a traversé l'Espagne du nord-est au sud-ouest.

Après Poitiers, Troyes

On se souvient que le tribunal de Poitiers a récemment acquitté des meuniers qui ne s'étaient pas conformés au décret de M. Violette ordonnant le blutage à 85 0/0. Le tribunal correctionnel de Troyes vient d'acquiescer deux meuniers poursuivis pour avoir laissé sortir de leur moulin de la farine blutée à 80 0/0.

Le tribunal a estimé, comme l'avait fait celui de Poitiers, que le décret Violette n'a pas le pouvoir de modifier la loi sur l'extraction de la farine et que le blutage nouveau à 85 0/0 demande l'adjonction de son interdiction par la loi du 26 juillet 1916.

Chaland contre sous-marin

Alors qu'il fuyait devant le temps, par mer grosse, le 23 août, dans la Manche, le chaland à vapeur *Garonne* fut canonné par un sous-marin. Méfiant aussitôt le cap sur l'ennemi, il ouvrit le feu à son tour et vit le sous-marin disparaître au septième coup de canon.

EVIAN Goutteux Rhumatisants **CACHAT**
Eau de Régime par excellence

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

SUR L'INVITATION DE M. POINCARÉ M. PAINLEVÉ POURSUIT SES DÉMARCHES

On pense qu'il aboutira aujourd'hui

3 HEURES DU MATIN

M. Painlevé, en quittant le ministère de la Guerre, où il venait de déclarer aux journalistes sa résolution de résigner le mandat qui lui avait été confié par le Président de la République et de renoncer à former le cabinet, s'est rendu à l'Elysée à une heure du matin.

Une note, qui a été communiquée fort tard dans la nuit, fait connaître en ces termes les résultats de l'entretien :

A une heure du matin, M. Painlevé s'est rendu à l'Elysée.

M. Poincaré lui a déclaré qu'il le considérait comme toujours investi du mandat qu'il lui avait confié et l'a engagé à poursuivre ses pourparlers.

Dans ces conditions, on peut considérer comme infiniment probable que M. Painlevé aboutira aujourd'hui, et que la liste définitive de ses collaborateurs restera presque entièrement semblable à celle que nous avons publiée d'autre part.

LES DÉLÉGUÉS DU SOVIET VONT PARLEMENTER AVEC LES AVANT-GARDES DE KORNILOF

PETROGRAD, 10 septembre. — La section militaire du Conseil des délégués ouvriers et soldats de Petrograd a envoyé d'urgence au-devant des troupes de Kornilof des délégués afin d'éclairer les soldats sur le caractère de leur mouvement. Les délégués ont transmis aux troupes l'ordre de M. Kerensky d'arrêter leur marche. Les troupes seraient arrêtées à Dno en attendant de nouvelles instructions.

L'antagonisme de l'état-major et des commissaires aux armées

LONDRES, 11 septembre. — Le correspondant du *Daily Chronicle* à Petrograd donne, dans une dépêche du 7 septembre, les raisons et les origines du conflit qui s'est élevé entre Kornilof et Kerensky.

C'est sur la question de discipline que le désaccord s'est produit. D'un côté, le général Kornilof demandait que la discipline fût rétablie par la subordination complète des inférieurs aux supérieurs et par la suppression des commissaires aux armées et des comités de soldats. On voulait, d'autre part, non seulement maintenir ces commissaires et ces comités, mais encore limiter l'influence des officiers et du haut commandement en ne leur accordant qu'un pouvoir purement technique sur les opérations militaires.

Le conflit, qui paraissait déjà inévitable au congrès de Moscou, s'est aggravé ces jours derniers et a dégénéré en de violentes polémiques entre les commissaires d'une part et les membres de l'état-major de l'autre.

Ces discussions sont devenues plus violentes à la suite de la défaite de Riga.

D'après les commissaires, l'état-major ferait un tableau exagéré de la démoralisation et de la lâcheté des troupes russes en vue d'effrayer l'opinion publique et de la forcer à accepter des mesures répressives.

Le haut commandement accuse, par contre, les commissaires d'atténuer les fautes commises par les soldats pour des raisons politiques et par intérêt de parti. Il se plaint de ce que leurs fonctions soient mal définies et que, quoiqu'ils travaillent parfois en complète harmonie avec l'autorité militaire, ils outrepassent, le plus souvent, leurs droits de contrôle au préjudice de la discipline.

En présence de l'état d'esprit de l'armée actuelle, il est certain que des commissaires spéciaux et des comités sont nécessaires.

afin de soutenir le moral et de maintenir la cohésion entre les soldats. Mais c'est une tâche qui doit être militaire et non politique.

Le généralissime Kornilof avait songé à proposer une solution intermédiaire qui avait été approuvée par le gouvernement. Il avait demandé le maintien des commissaires aux armées sous la réserve, cependant, que leurs fonctions fussent bien définies et qu'il ne leur fût pas possible d'intervenir, sous aucun prétexte, dans les opérations militaires ni dans les questions concernant les nominations ou les révocations des officiers.

C'est M. Savinkof lui-même qui soumit ce projet au comité des délégués aux armées. D'autre part, le gouvernement a édicté des mesures rétablissant la peine de mort pour tout acte de trahison, d'espionnage, de reddition sans résistance, d'insurrection, de brigandage, d'incendie ou de meurtre.

La démarche du prince Lvof

PETROGRAD, 10 septembre. — Il semble que l'origine de la situation actuelle repose sur un malentendu entre le généralissime Kornilof et le gouvernement. Ce malentendu c'est le député Lvof qui l'aurait provoqué par sa démarche, dont les intentions paraissent encore obscures. Le député Lvof serait allé spontanément trouver le général Kornilof, lui déclarant qu'il venait de la part de M. Kerensky pour demander au généralissime d'accepter le pouvoir et de constituer un gouvernement dictatorial. Le général Kornilof aurait alors remis au député Lvof un projet de gouvernement qu'il considérait comme nécessaire.

M. Kerensky, recevant la communication du général Kornilof, se mit aussitôt en rapport avec le généralissime, lui manifesta son étonnement de cette démarche et l'assura qu'il n'avait chargé le député Lvof d'aucune mission.

Au cours de la conversation, le général Kornilof déclara à M. Kerensky qu'il maintenait néanmoins ses exigences.

Par cette réponse, de simple malentendu l'incident dégénérait alors en un conflit des plus aigus nettement caractérisé. Bien que la situation puisse avoir des conséquences que la pensée hésite à envisager, il convient d'attendre encore sans trop d'inquiétude le développement que prendront ultérieurement les événements.

L'ALLEMAGNE REPOUD AU PAPE

ZURICH, 11 septembre. — Un télégramme de Berlin annonce que la séance de lundi à la commission des quatorze a abouti à un accord entre le gouvernement et la commission au sujet des termes de la réponse de l'Allemagne à la note pontificale. Cet accord n'a pu être réalisé qu'après plusieurs heures de débat.

Une note officielle souligne que le travail de la commission a été purement consultatif. Elle ajoute que le gouvernement, ayant acquis l'appui de cette commission, considère comme superflue de soumettre sa réponse à la note du pape à la grande commission du Reichstag.

Ceci équivaut à dire qu'un accord entre 7 membres du Reichstag, renforcés par sept membres du Bundestag, représente l'opinion publique allemande.

Le texte de la réponse sera publié après que cette réponse aura été remise au Vatican. (Radio.)

Les propositions de l'Allemagne

LONDRES, 11 septembre. — Le *Daily Express* reçoit de son correspondant d'Amsterdam l'interview suivante du chancelier allemand : « Le Dr Michaelis, parlant à quelques journalistes de Stuttgart vendredi dernier, a déclaré que l'Allemagne « dans quelques jours » formulera des conditions de paix sous la forme d'une réponse à la note de paix papale. Une séance de la commission des membres du Reichstag et du Bundestag aurait lieu pour discuter définitivement le plan de réponse. La note sera alors soumise à l'empereur avant d'être envoyée à Rome. L'impression dans les cercles diplomatiques est que l'Allemagne s'efforcera, avant tout, de prouver qu'elle n'a fait que poursuivre un but de défense, dans une guerre dont elle ne porte pas la responsabilité. Elle indiquera cependant les conditions auxquelles elle est disposée à évacuer la Belgique, le nord de la France et la Russie. Toutefois, aucune de ces évacuations ne sera effectuée sans conditions. Parmi ces conditions figurent : L'évacuation par l'Angleterre de la Mésopotamie ou tout au moins de Bagdad ; L'évacuation de l'Arménie par la Russie ; La restitution, sans conditions, des colonies allemandes capturées. L'Allemagne suggère également la réunion d'une nouvelle conférence balkanique, concurrentement à une conférence de paix internationale, afin de régler d'une façon définitive la question des Balkans. »

La question de la Belgique

AMSTERDAM, 11 septembre. — Le *Tijd* a publié hier un article sensationnel intitulé : « L'Allemagne est prête à restituer la Belgique, mais... »

Cet article est écrit comme émanant d'un correspondant en Allemagne qui est affranchi de toute censure officielle. Il déclare :

« Je puis dire avec une certitude absolue que la proposition de rendre à la Belgique sa liberté complète est discutée affirmativement par ceux qui élaborent la réponse de l'Allemagne à la note du pape, mais la Belgique ne peut être autorisée à conclure des traités avec aucun des alliés concernant son statut politique futur ; on ne peut lui permettre de garder une armée plus forte qu'il n'est nécessaire pour le maintien de l'ordre intérieur, et elle doit accepter les mesures prises durant l'occupation allemande concernant le partage du pays entre les Flamands et les Wallons. »

La Chine a déclaré la guerre à l'Autriche

LONDRES, 11 septembre. — L'agence Reuters apprend que la Chine a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie.

UN ULTIMATUM DE LA FINLANDE

STOCKHOLM, 11 septembre. — On mande d'Helsingfors :

« Le *Vetehene Värmy* annonce que le Sénat finlandais a émis une proposition en faveur de la séparation définitive de la Finlande et de la Russie. »

On dit que ce projet est rédigé en termes beaucoup plus absolus que ceux de la proposition de la Diète finlandaise et qu'il sera soumis au gouvernement provisoire sous forme d'ultimatum. »

Le Soviet de Finlande proteste contre les proscriptions

PETROGRAD, 11 septembre. — Un train emmenant à la frontière le premier convoi de détenus politiques exilés par le gouvernement a été arrêté à Sekkimaeki, embranchement d'Helsingfors, par le Soviet de cette ville et conduit à Helsingfors, où les détenus sont gardés dans les locaux du Soviet.

Le Soviet avait voté une résolution blâmant l'expulsion à l'étranger des partisans du tsar Nicolas et décidant que toutes les personnes expulsées devaient être arrêtées pendant leur traversée de la Finlande.

Le Soviet a créé une commission spéciale pour assurer l'exécution de cette résolution.

Un ballon d'essai

LONDRES, 11 septembre. — On mande de New-York au *Daily Telegraph*, le 10 septembre :

« On apprend de Washington que le ministère des Affaires étrangères allemand a lancé plusieurs ballons d'essai pour connaître ce que l'Amérique pensait d'une offre de paix basée sur la restauration de la Belgique et l'indépendance de l'Alsace-Lorraine. »

Des versions différentes sont répandues, mais toutes s'accordent pour demander que la Belgique soit rattachée par les colonies que les Allemands ont perdues. Personne en Amérique ne discute même la chose, car le gouvernement estime impossible de traiter avec le gouvernement du kaiser. Le but de l'Allemagne est seulement de s'efforcer de retarder autant que possible la pleine coopération des Etats-Unis. »

Le fils de Ludendorff est tué sur le front

BALE, 11 septembre. — On mande de Berlin que le fils du général Ludendorff, âgé de dix-neuf ans, a été tué sur le front. — (Havas.)

Le colonel Messimy est nommé général

Le *Journal officiel* publie, ce matin, un décret nommant au grade de général de brigade le colonel d'infanterie breveté Messimy.



LE COLONEL MESSIMY
promu général de brigade
(Phot. Henri Maquer.)

Le colonel Messimy est l'ancien ministre de la Guerre. Il commandait, ces derniers temps, l'infanterie d'une division. Il avait commandé auparavant une brigade de chasseurs à pied. Blessé deux fois au cours de la campagne, c'est lui qui dirigea, entre autres, l'attaque de Bouchavesnes.

Bourse de Paris du 11 septembre 1917

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	88 ..	88 05	3 1/2. Fonc. 1895	342 ..	337 ..
3 0/0 libéré	88 ..	88 05	— 1903	387 ..	386 ..
3 0/0 amort.	70 25	70 25	— 1909	200 ..	201 ..
3 0/0.....	62 40	62 40	— 1913	401 ..	401 ..
Tout 1900	332 ..	330 ..	1 1/2 % 1917 lib.	336 ..	338 ..
1912.....	338 ..	330 ..	— 1918	1320 ..	1321 ..
Afrique Occident.	380 ..	380 ..	— 1919	785 ..	800 ..
1905	370 ..	370 ..	— 1920	990 ..	985 ..
1907	380 ..	377 ..	— 1921	995 ..	995 ..
1921	264 ..	264 ..	— 1922	710 ..	715 ..
1929	311 ..	311 50	— 1923	1135 ..	1130 ..
1930	380 ..	380 ..	— 1924	431 ..	434 ..
1931	380 ..	380 ..	— 1925	430 ..	432 ..
1932	288 ..	285 ..	— 1926	1810 ..	1825 ..
1933	284 ..	284 ..	— 1927	4595 ..	4570 ..
1937 5 1/2 ..	497 50	497 50	— 1928	301 ..	300 ..
1938	63 ..	63 ..	— 1929	368 ..	368 ..
1939	50 ..	50 ..	— 1930	439 50	440 ..
1940	55 ..	55 ..	MARCHE EN BANQUE		
1941	55 ..	55 ..	ACTIONS		
1942	45 ..	45 ..	alfozt	388 ..	380 ..
1943	105 90	106 80	latino	470 ..	470 ..
1944	69 ..	69 ..	Boers	375 ..	369 ..
1945	61 30	61 30	est Rand.	10 ..	90 ..
1946	408 50	408 50	— 1947	10 ..	90 ..
1947	488 ..	488 ..	COURS DES CHANGES		
Agen 1910	87 75	88 ..	Anglais	27 13	à 27 18
Japan 1910	77 ..	77 ..	Argente	643 1/4	à 649 ..
Brésil de Franco	770 ..	770 ..	Austral.	241 ..	à 245 ..
Compt. de Franco	1150 ..	1150 ..	Italie	74 ..	à 75 ..
Créd. Lyonnais	440 ..	440 ..	New-York	56 1/2	à 57 1/2
Am. Com. 1871	308 ..	308 ..	Suisse	86 ..	à 87 ..
1873	333 ..	333 ..	— 1917	125 ..	à 121 ..
1875	1912 ..	1906 ..	— 1918	192 ..	à 190 ..
1877	475 ..	475 ..	— 1919	176 ..	à 186 ..
1880	326 50	326 50			
1883	340 ..	338 ..			
METEAUX A LONDRES. — La tonne de 1.016 kilos					
d'acier disponible 43 1/2 livras, 24 1/2					
119 1/2; Electrograph 43 1/2; Etain, comptant, 240					
livrable 3 mois, 240; Plomb anglais, 30 1/2; Zinc					
comptant, 54; Argent (l'once), 49 1/2.					

UNE BONNE FORTUNE

PAR

JACQUES CONSTANT

Lorsque, au retour d'une permission, le lieutenant Saint-Venette ou Maréchal, hasardait quelque réflexion qui témoignait d'une noire ingratitude envers le beau sexe, le capitaine de Senonches ne manquait pas de protester :

— Halte-là, mon petit, ne généralisons pas ! Je connais telles femmes, aussi belles qu'intelligentes, dont l'honnêteté est au-dessus de tout soupçon...

Ce disant, il songeait à la jolie Christiane, la femme de son ami Thévenet. C'était son visage au galbe pur qu'il évoquait en contemplant les volutes de fumée bleue issues de sa pipe, c'était sa chevelure de cuivre mousseuse, c'étaient ses dents éblouissantes sous les lèvres de rubis.

Grand, bel homme, très jeune d'allure, encore qu'il eût dépassé la quarantaine, M. de Senonches avait eu nombre de bonnes fortunes, et ses succès à Saumur, du temps qu'il était instructeur à l'école de cavalerie, demeuraient légendaires.

En garnison à Tours, il avait rencontré Thévenet, un labadeur longtemps perdu de vue, qui l'avait introduit dans l'intimité de son logis. Tout de suite, le capitaine avait été amoureux de Christiane. Mais, paralysé par la plus invraisemblable timidité, ce fendant, ce traîneur de sabre n'avait jamais osé avouer sa passion. Du reste, la vertu de Mme Thévenet paraissait inattaquable et la médisance provinciale désarmait devant cette jolie femme.

Gardant au fond de lui-même son secret, M. de Senonches partit pour le Maroc afin d'oublier et n'en revint qu'en août 1914. Après quelques heures chevauchées en Belgique et en Flandre, il fut versé dans l'infanterie et fit connaissance avec la guerre de tranchées.

Par découverte, il imita Maréchal et Saint-Venette, ses lieutenants, qui entretenaient une correspondance mi-grivoise, mi-sentimentale, avec de folles marraines recrutées par annonces.

Ce commerce épistolaire eut une conclusion à Paris, où « Gilda et Yvette » accueillirent les lieutenants à bras ouverts. Mais il en alla différemment pour Senonches. Luce, sa marraine, était une veuve un peu mûre, qui tenait une maison meublée, rue Chamblay. Elle ne manquait ni d'instruction ni de style, mais, en admirant sa lèvre moustachue, le capitaine comprit l'ingéniosité des prétextes dont elle avait coloré ses lettres de toutes photographies.

Il sut mal dissimuler, et son attitude manifesta que Luce ne répondait guère à son idéal. Il en coûtait à la veuve de renoncer au rêve longtemps caressé par elle d'épouser un officier. Sans garder trop de rancune, elle soupira :

— C'est dommage, vous m'auriez tant plu !

Puis, elle ajouta :

— Que diriez-vous si je vous faisais connaître une jolie blonde, une femme mariée, qui habite la province et qui vient de temps à autre faire ses fringues à Paris ? C'est une amie plutôt qu'une cliente. Elle est ici en ce moment. Je sais qu'elle a du vague à l'âme et qu'elle cherche une affection.

— Eh parbleu ! fit Senonches, curieux de l'aventure, voilà mon affaire. Et il accepta rendez-vous pour le lendemain soir. Pomponné, musqué, bien pris dans son uniforme, le capitaine se montra d'une exactitude toute militaire, et, après une brève attente, il pénétra en frisant sa moustache dans le salon où l'attendaient Luce et sa compagne. Et, tout de suite, le soldat qui n'avait jamais connu la peur se prit à trembler et devint d'une pâleur de cire. Cette jeune femme qui lui tendait la main d'un joli geste, un peu apprêté, c'était Christiane. Six années avaient passé sur elle sans qu'il y parût ; elle avait toujours son lourd chignon de cuivre, ses grands yeux d'agate et des dents neigeuses sous la pourpre des lèvres.

— Ma chère Luce, s'écria-t-elle avec enjouement, il y a sûrement maldonne, car voici le seul homme qui ne m'ait jamais adressé une déclaration. Peut-être même lui fais-je horreur !

Le capitaine reprenait peu à peu son sang-froid.

— Non, madame, mais je vous croyais inaccessible.

Christiane échangea un regard malicieux avec Luce, qui se mit à rire et, sous prétexte d'ordres à donner, les laissa seuls. Alors, non sans hésitation, la jeune femme révéla sur sa vie intime maints détails navrants.

Thévenet était un malade, avec lequel elle n'avait rien de commun, mais ils restaient ensemble par un égoïste calcul : Christiane craignait le divorce qui l'eût laissée pauvre, et lui, pour la réussite de ses affaires, avait besoin d'une jolie femme ayant l'expérience et le goût du monde.

Pourvu que la façade gardât une imposante correction, chacun des époux disposait de soi à sa fantaisie, mais ils cachaient dans l'anonymat de la capitale leurs réciproques infidélités.

Tandis qu'il écoutait la voix au timbre musical, l'officier était la proie de mille sentiments contradictoires. Tantôt, dévoré par une jalousie rétrospective, il eût voulu cravacher Christiane, la fouailler comme une maîtresse qui a trahi ses serments ; tantôt, enflévré de desirs, il résistait mal au besoin de la prendre dans ses bras et de goûter à son tour les joies qu'elle n'avait pas refusées à d'autres ; et son cœur, en même temps, était ravagé par une désolation infinie, car chacune des paroles sacrilèges qu'il entendait salissait l'idole

LES COURS

— La famille royale d'Espagne est arrivée à Saint-Sébastien à bord du yacht *Giralda*, venant de Santander.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. l'ambassadeur d'Italie a quitté Londres pour se rendre en France.

— Le ministre de Grèce à Paris est pour quelques jours à Versailles.

— Le ministre de Belgique à Rome et Mme Van den Steen de Jehay font un séjour à Cernobbio.

INFORMATIONS

— M. Gaston Menier, sénateur de Seine-et-Marne, dont le fils cadet était porté comme disparu, à la suite d'un récent combat aérien, vient de recevoir de M. Ador, conseiller fédéral à Berne, président de la Croix-Rouge Internationale, la dépêche suivante :

« Berne, 8 septembre.

« Berlin télégraphie aviateur Jacques Menier annoncé à Montmédy par la Direction des prisonniers. »

Nous enregistrons avec la plus vive satisfaction cette nouvelle, qui sera accueillie avec sympathie par les nombreux amis de M. Gaston Menier.

— Le maréchal vicomte French et la vicomtesse French sont arrivés à Londres, venant du château de Windsor.

— La comtesse d'Airie a quitté l'Angleterre pour se rendre à Paris.

CITATIONS

— Le sous-lieutenant pilote aviateur Robert Razarin, fils de l'ancien sénateur du Rhône, dont nous avons annoncé, hier, la disparition dans la nuit du 2 au 3 septembre, avait été cité la veille à l'ordre de l'armée en ces termes :

« Pilote de premier ordre, s'est distingué, au cours de nombreux bombardements de nuit, par des qualités exceptionnelles de courage et d'énergie. Dans les nuits du 27 juillet et du 10 août 1917, a fait sauter des dépôts de munitions en attaquant à basse altitude. »

NAISSANCES

— Mme Louis d'Illyers, dont le mari est à l'armée d'Orient, vient de mettre au monde une fille : Irène-Marie-France.

— Mme Georges Dondenne est mère d'un fils qui a reçu le prénom de Michel.

— Mme Alfred Thieriez-Delesalle a donné le jour à un fils : François-Xavier.

— Mme Lorenzo di Bradi est mère d'un fils qui a été appelé André.

MARIAGES

— En l'église Saint-Pierre de Montmartre vient d'être béni le mariage de Mlle Suzanne Ribéra, fille du peintre bien connu Pierre Ribéra, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme, née Vauvert de Juvigny, avec M. Robert Ramauge, artiste peintre, un des plus sympathiques membres de notre colonie argentine à Paris.

Le mariage du comte Bernard de Béarn, capitaine de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, fils du comte prince Gaston de Béarn et de la princesse, née de Talleyrand-Périgord, tous



Mlle MARGUERITE DE MÉRODE COMTE BERNARD DE BÉARN (Phot. Taponnier.)

deux décédés, avec Mlle Marguerite de Mérode, fille du comte Werner de Mérode, décédé, et de la comtesse, née La Rochefoucauld, a été célébré hier, en la chapelle du catéchisme de la basilique Sainte-Clothilde.

Les témoins du mariage étaient : le duc de Broglie, officier de marine, son cousin germain, et le comte de Béarn, son frère ; ceux de la mariée : le duc de La Rochefoucauld, son oncle, et le comte Louis de Mérode, son frère.

La bénédiction nuptiale a été donnée aux époux par l'abbé Soulanges-Bodin, ami de la famille de Béarn. La quête a été faite par Mlle Marie-Louise de Mérode, sœur de la mariée, et par Mlle de Galard, cousine du marié.

Bien que la cérémonie eût lieu dans l'intimité, un grand nombre de parents et d'amis étaient venus apporter leurs félicitations aux jeunes mariés.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

— Du comte de Montmorillon, maréchal des logis au 8^e dragons territorial, mort pour la France à l'hôpital auxiliaire n° 28, à Paris ;

— Du sergent pilote René Croc-Spinelli, tué devant Verdun le 21 août, au cours d'un combat aérien, plusieurs fois cité ;

— Du rabbin de Verdun, M. Jules Ruff, tombé au champ d'honneur pendant le bombardement de Vadelaincourt, âgé de cinquante-cinq ans. Engagé comme aumônier dès le début des hostilités, M. Jules Ruff est le quatrième rabbin français tué à l'ennemi ;

— De Mme Jacquemont, infirmière de la S. S. B. M., titulaire de la médaille d'honneur des épidémies, qui a succombé à la suite d'une maladie contractée dans le service. Elle était la femme du capitaine Jacquemont ;

— Du sous-lieutenant Louis Fieffé, du 16^e régiment d'infanterie, décoré de la croix de guerre, avocat à la cour d'appel de Paris, mort pour la France. Il était le fils de M. Paul Fieffé, juge au tribunal de la Seine ;

— De M. Jules Japy, officier de la Légion d'honneur, l'industriel bien connu ;

— De M. Grosloir, ingénieur principal de réserve du génie maritime, ancien ingénieur en chef de la Compagnie Transatlantique,

LES pangermanistes veulent continuer la guerre à outrance... Les pangermanistes ne céderont ni un sou ni un pouce de territoire... Les pangermanistes préféreront voir sombrer l'Allemagne que de ne pas conclure une paix victorieuse...

Voilà ce que nous lisons et entendons depuis trois ans. Mais la *Gazette de Francfort* vient de compter elle-même les pangermanistes. Il y en a...

Il y en a 230.000.

Deux cent trente mille pangermanistes, à raison de 60.000 pour la Ligue pangermaniste, 150.000 pour le Comité indépendant, et 20.000 pour le Comité populaire pour l'écrasement rapide de l'Angleterre. (Entre parenthèses, ce nom est beau.)

Ainsi, ce sont 230.000 Allemands sur 60 millions qui crient, menacent, parlent d'écraser l'Europe et de dominer le monde. Il n'y a que 230.000 pangermanistes assez pangermanistes pour se résigner à verser chaque année une petite cotisation.

N'en concluons pas que tous les autres Allemands sont bons, doux, aimables et débonnaires. Il est malheureusement trop certain qu'ils seraient tous pangermanistes s'ils pouvaient penser que le pangermanisme triomphera.

Seulement, il est fort probable qu'ils ne le pensent point. Ils se taisent, ils attendent, et prient le bon vieux Dieu que la guerre se termine sans trop de dommages. En attendant, ils gardent leur argent dans leur porte-monnaie, et n'en distraient aucune parcelle à l'usage des brailleurs. Ce qui établit assez clairement que leur amour pour les brailleurs est tiède. L'homme qui a dit : « Je reconnais mes amis à ce signe : qu'ils me prêtent de l'argent » n'était pas seulement un sceptique besogneux ; c'était aussi un gaillard fort clairvoyant.

Donc, il y a en Allemagne 230.000 fanatiques de l'idée pangermaniste. Il est vrai qu'ils font du bruit comme 23 millions. Mais enfin ils ne sont que 230.000.

Pour les autres, croyez-vous qu'ils soient décidés à s'enterrer sous les ruines de leur pays ?

Alors, ils ne seraient pas le peuple qu'on nous a montré, et qui s'est lui-même montré : un peuple réaliste, prompt à la brutalité quand il est le maître, mais prompt à l'humiliation quand il en doit tirer avantage ; un peuple qui considère le résultat et ne s'enivre pas d'une gloire fumée ; le peuple, enfin, dont nous avons connu les obsèques commises voyageurs.

Et c'est pourquoi la guerre ne durera pas dix ans, même si les 230.000 pangermanistes poussent chaque jour 230.000 hurlements.

Louis LATZARUS.

Un hommage à Cadorna

A l'occasion du 67^e anniversaire du général Cadorna, qui tombait le 4 septembre dernier, Gabriele d'Annunzio a dédié au grand chef italien un sonnet dont voici la traduction :

A Luigi Cadorna.

« L'Italie élève à la pointe de son épée, comme un signe triomphal, cette année de sa destinée qui s'accomplit par toi ; et son chemin rouge en reluit jusqu'aux portes fraternelles.

« Tu tends, tel un arc, entre le Vodice et la Hermada, la puissance de la mort, et tu maîtrises, avec ta rude poigne, l'isonzo indompté là où ta victoire le franchit.

« Tu es jeune, surgi de la terre assoiffée, jailli du Carso sauvage avec la fleur de tes fantassins imberbes.

« Que cette année de guerre qui s'accomplit par toi puisse glisser de tes épaules sans y peser, et, soucieux de l'avenir, le conserve pour les terribles lendemains.

» GABRIELE D'ANNUNZIO. »

La tranchée fleurie

Il y a dans la correspondance de Flaubert un mot amer qui pourrait être à tout instant repris : « Comme elle se f... de nous la nature ! » Mais n'est-ce pas le poète, qui voit

partout la vie renaître et triompher, qui approche le plus de la vérité éternelle ?

La guerre a beau semer la mort : le printemps revient avec sa verdure, ses thyrses et ses clochettes. Ici, la vie du sol a fait de



LA TRANCHÉE DE TRACY-LE-VAL

cette tranchée de Tracy-le-Val une corbeille imprévue. Seuls, un arbre déchié, une excavation anormale, des fils de fer hostiles attestent que des hommes se battent et vivent dans le voisinage de la mort.

Le « jour sans barbe »

Encore une restriction imposée par la guerre à la population berlinoise. Le lundi, on ne rase pas dans la capitale allemande.

En vue d'économiser le charbon et la lumière, les coiffeurs de Berlin ont en effet décidé de fermer leurs boutiques une heure plus tôt le soir et aussi de ne pas ouvrir le lundi. Et, comme de juste, sur les bords de la Spree, le lendemain du dimanche, est maintenant appelé le « jour sans barbe ».

« Jour sans barbe ». Combien de nos concitoyens, contraints de recevoir quotidiennement des importuns, voudraient le connaître !

La remarque du « sammy »

Dans le Nord-Sud, en première classe, entre la Chambre des députés et la Madeleine.

Un sammy se trouve à côté d'une élégante qui porte exactement le même chapeau que lui. Il regarde avec attention la dame, puis le chapeau. A la fin, il demande :

— Madame, pourquoi vous avez une épingle dans votre chapeau ?

— Pourquoi ? répète la dame un peu surprise.

Elle se souvient qu'en effet une épingle à tête damasquinée est piquée dans son feutre.

— Oui, répète Sammy gravement, vous avez le même chapeau que moi, et moi je n'ai pas d'épingle dans mon chapeau. Donc une épingle ce n'est pas nécessaire !

La logique de Sammy fait plus d'impression sur notre Parisienne que tous les arrêtés du préfet de police. D'un geste gracieux, la dame retire l'épingle de son chapeau et la tend à Sammy :

— Emportez-la en souvenir de moi ! dit-elle.

On arrive à la Madeleine... Et la réponse de Sammy se perd dans le brouhaha de la descente des voyageurs.

Comment on les fait travailler

Dans plusieurs contrées de la France, les récoltes souffrent encore du manque de bras. On a dit et répété qu'on devrait faire travailler à l'agriculture les prisonniers allemands. On le fait. Seulement avez-vous une idée de la façon dont ils travaillent ?

Un de nos amis a vu, ces jours-ci, un détachement de Boches, occupés à la gare de Nîort à charger de la paille sur un wagon. Voici comment ils procédaient.

Deux d'entre eux prenaient dans la char-

rette une botte de paille, la soulevaient avec effort et la plaçaient sur l'échelle d'un troisième. Puis les trois s'acheminaient à pas lents vers le wagon, les deux acolytes soutenant la botte de chaque côté. Arrivés au wagon, ils la reprenaient et la déposaient doucement, avec mille précautions, comme s'il se fût agi d'œufs ou de porcelaine, sur la plate-forme du truck.

Résultat : le transport d'une botte en cinq minutes, douze boîtes à l'heure et cela pour trois hommes ; soit quatre boîtes à l'heure pour chacun des « travailleurs ».

En Allemagne on exige davantage de nos compatriotes...

Le « tour de vis » aux États-Unis

L'Administration des Finances américaine n'y va pas de main morte avec les contribuables.

On annonce, en effet, qu'aux États-Unis le taux de l'impôt sur le revenu s'élèvera désormais jusqu'à 50 % au-dessus d'un million de dollars de rentes, soit au-dessus de cinq millions de francs de revenu.

C'est excessif, diront certains. Pourtant, nombre de gens — le Veilleur y compris — paieraient volontiers cet impôt. Mais ils n'ont malheureusement pas cinq millions de rentes.

Batocki dépérissait

Si nous en croyons le *Hamburger Fremdenblatt*, l'ex-dictateur des vivres allemands, von Batocki, aurait vu diminuer son poids de 35 livres pendant les cinq trimestres qu'il a exercé ses fonctions.

Tout au commencement M. Batocki, qui avait établi sa demeure à Charlottenburg, y recevait régulièrement, par la poste, les vivres que lui envoyaient ses fermiers. Mais, cette dérogation à la loi des cartes lui coûtait cher, car les jours sans viande et sans beurre étaient plus fréquents pour lui que pour tout autre.

En effet, les colis qui lui étaient adressés étaient systématiquement ouverts à la poste, et presque vidés de leur contenu. Il arriva même qu'un colis de beurre parvint vide à destination ; bien pis, un loustic avait écrit sur l'enveloppe ces mots lapidaires : « C'est cela que tu appelles résister jusqu'au bout, farceur ? »

Après cette aventure, von Batocki se résigna au régime des cartes. Un jour, se sentant indisposé, il fit appeler son médecin, qui lui ordonna un régime plus substantiel.

— Dieu soit loué ! s'écria le dictateur. Je me croyais très malade, et je m'aperçois que je n'ai que la maladie commune à tous les Allemands.

L'infortuné propriétaire

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Voici ce que nous racontent les journaux du Loiret :

Un propriétaire de Montargis, M. L..., possédant deux immeubles à Jory-sur-Morin dont il peut toucher les loyers, réclama pour acquiescer les impôts, à die écarté étant en flagrant délit de mendicité.

Il faudrait savoir si M. L... ne s'est pas fait arrêter pour créer un incident. Mais, si réellement il se trouve dans la misère, son cas est plutôt original.

Ajoutons qu'à Paris le fait serait moins surprenant. On connaît, en effet, des mendiants professionnels qui sont d'authentiques propriétaires. L'excellent M. Paulian l'a prouvé : dans la capitale, la mendicité nourrit très bien son homme.

LE PONT DES ARTS

Le dessinateur Martin est aux armées. Il ne faut pas croire que la rude vie du front lui ait retiré quoi que ce soit de la fantaisie si étrange, si particulière avec laquelle il voit la vie. Appliquée aux scènes et aux paysages de la guerre, cette fantaisie donne des résultats étonnants. Les rares amis à qui Martin envoie, en place de cartes postales, ses aquarelles voudraient bien que l'artiste eût l'idée de les réunir en recueil. Le voudra-t-il ?

Les frivolités Parisiens qui ne lisent que les bouquins du boulevard ne se doute peut-être pas que la Provence connaît actuellement une véritable renaissance littéraire et artistique, coincée d'ailleurs avec un profond mouvement de décentralisation. M. Emile Ripert, qui connaît à fond cette question, en a fait l'objet d'une forte étude, qui paraîtra sous peu, et dont l'Académie des Belles-Lettres d'Aix a déjà distingué le manuscrit, en lui attribuant le prix Thiers.

LE VEILLEUR.

KAISER MAKER

par Lucien Métivet



— Fils !... Maison Hohenzollern, ça ne prend plus.
— Si on changeait de nom ?

TABLEAU DE CHASSE DE NOS "AS"

dressé à la date du 10 Septembre 1917

Le communiqué d'hier portait à l'actif de Guynemer 50 avions. Le chiffre réel est supérieur au chiffre officiel : Guynemer a abattu 53 appareils. Au reste, voici le tableau des exploits de nos « as », vivants, morts ou disparus.

AS VIVANTS : 37		Sous-lieutenant Viallet...		Sergent Guérin.....	
Capitaine Guynemer.....	53 appareils.	Adjudant Casale.....	8 —	Lieutenant Leps.....	5 —
Sous-lieutenant Nungesser	30 —	— Vitalis (mitrail)	7 —	Sous-lieutenant Régnier..	5 —
Capitaine Heurtaux.....	21 —	— Douchy.....	7 —		
Lieutenant Deullin.....	17 —	Marl. des log. Flachaire.	7 —		
— Pinsard.....	16 —	Adjudant Sayaret.....	7 —		
Sous-lieutenant Madoff.....	14 —	Sous-lieutenant Loste.....	7 —		
— Navarre.....	12 —	Sous-lieut. de Bonnefoy...	6 —		
— Chaput.....	12 —	Capitaine Derode.....	6 —		
Adjudant Jailler.....	12 —	Maréchal des logis Soulier.	6 —		
Sous-lieutenant Tarascon.	11 —	— Boyau.....	6 —		
— Ortol.....	11 —	Sous-lieutenant Hugues...	6 —		
— Fonck.....	11 —	Mitralleur Martin.....	6 —		
Lufbery.....	10 —	Adjudant Bloch.....	5 —		
Adjudant Chainat.....	9 —	Lieutenant Gastin.....	5 —		
Lieutenant de La Tour..	9 —	Sous-lieut. Borzecky (obs)	5 —		
Capitaine Matton.....	9 —	M. des l. Rousseaux (mit)	5 —		
		Adjudant Herbellin.....	5 —		

AS MORTS OU DISPARUS : 11

Sous-lieutenant Dornier...	23 appareils.
Adjudant Lenoir.....	11 —
Sergent Sauvage.....	8 —
Sous-lieut. de Rochefort..	7 —
Capitaine Doumer.....	7 —
— Auger.....	7 —
Sous-lieutenant Languedoc	7 —
— Pégoud.....	6 —
— Delorme.....	5 —
Maréchal des logis Hauss	5 —
Cap. Lecour-Grandmaison	5 —

La liste des « as » ennemis compte 57 noms. Mais 29 de ces aviateurs notoires sont morts ou disparus. Il s'ensuit donc que nous avons 37 « as » vivants alors que nos ennemis n'en ont que 28, et qu'ils ont enregistré 29 victimes alors que nous n'avons que 11 pertes.

LES LIVRES

L'HÉROÏNE (1412-1431), poème sur Jeanne d'Arc, par Charles de Guerville

En villégiature à Palavas-les-Flots, à dix-huit ans, l'auteur lit la Jeanne d'Arc de Michelet, rêve trois nuits et fait le grand serment de célébrer la merveille de notre histoire dans un poème digne d'elle et digne de lui. Depuis, il s'est passionnément documenté sur son noble sujet... Du moins il le dit. Il a dévoré les Anciens et les Modernes, et notamment Perceval de Cagny, qu'il appelle de Clagny : le père, Avrolles, qu'il met, on ne sait pourquoi, dans le même sac que Voltaire... Il a feuilleté d'un doigt assez furtif les quatre-vingt mille volumes de la bibliothèque de Montpelier, sans compter ceux de la Sainte-Geneviève de Paris... Je n'invente rien : tout cela est dans sa modeste préface.

On prendra la liberté grande de lui avouer qu'il a perdu son temps et son encre. Ses vers sont franchement ridicules. Quant à l'histoire qu'il prétend suivre jusqu'à ses moindres détails, malgré cette poursuite obstinée, elle lui est demeurée totalement étrangère.

Il ne connaît Jeanne d'Arc que par des ouï-dire élémentaires, par des ouvrages de seconde ou de troisième main. Il faudrait un volume de l'épaisseur du sien et d'un double format pour relever ses surprenantes erreurs. Ainsi, quand Jeanne se présente à Baudricourt, savez-vous comment l'accueille le rude soudard de Vaucouleurs :

Il lui baisa la main... « Aimable jouvencelle, c'est toujours un plaisir pour moi de te revoir. Comme un rayon de jour en ce triste manoir. Mais, ma Jeanne, pourquoi cette pâleur de la mort ? »

On n'est pas plus galant, plus talon rouge, plus Louis XV ! Pourtant, tout le monde sait, et jusqu'aux enfants qui vont encore à la moutarde, que Baudricourt refusa d'abord d'écouter la Pucelle... Mais peut-être n'est-ce là qu'une licence poétique.

Allons plus loin... Ici je tombe sur :

« Jean de Novefont et ses fiers Daphnions. Tout beau, l'ami ! Jean de Novefont était Messin : Metz et Vienne, ce n'est pas mitoyen ! Bon prince, je passe sur les sobriquets de la Trémouille, sur le preux Montfort, sur les Auvignonnais de Eudraie et autres cocasseries... Mais je ne puis pas ne pas glaner ce vers ahurissant :

Culan, obscur soldat, mais héros de métier. Culan, soldat ! Culan, soldat ! Culan ! Malheureux ! Culan était grand amiral de France ! C'est cet obscur héros qui escortait, à cheval, armé de toute pièce, et sa bannière à la main, l'abbé porteur de la sainte ampoule le jour du sacre. Après celle-là, le poème vous tombe des mains, à terre, et on l'y laisse.

L'ÉCOLE DES MARRAINES roman, par Jeanne Landre.

Dans la précieuse troupe de nos basileus — le mot littéraire n'est pas encore français au pays de la loi salique — Jeanne Landre fait un peu figure de cuisinière. A elle la spécialité des crudités qui exigent, pour passer, les sauces les plus pimentées : Echolote et ses amants... Echolote continue...

En bonne patriote, depuis la guerre, l'experte friçasseuse de lettres, a remplacé l'écholote crissante par un brin de laurier, amer et martial. Hélas ! le bel arbre de la victoire a ses parasites, ses pucerons, ses cochenilles, ses teignes...

Les teignes du poilu, ce sont les marraines — les mauvaises — les fleurteuses, les cajoleuses, les tricotieuses de bas, cachez, mitaines et intrigues adultérines. Ce

Faut-il donner une cuirasse aux fantassins ?

Protéger nos combattants est un souci à la fois individuel et collectif et une préoccupation de tous les instants. La protection du poilu a déjà beaucoup gagné : la tranchée en est une forme collective, le casque et le masque sont des modalités individuelles. Sont-elles suffisantes ?

Le professeur Delorme, médecin inspecteur général, assure que non, qu'il y a plus à faire, et que l'adoption d'une cuirasse s'impose. Devant l'Académie de médecine, il exposait hier les raisons qui l'amènent à penser ainsi : fréquence extrême de petits éclats armés d'une faible vitesse restante, fréquence et gravité particulière des plaies thoraco-abdominales. Pour lui la cuirasse

sont ces huruberlues que Jeanne Landre a accommodées avec force poivre, vinaigre et cornichons.

L'École des Marraines, le joli titre, séduisant et classique. Il fait penser — grande maladresse — à plusieurs autres écoles assez famées — l'École des Femmes, l'École des Pères, l'École des Vieillards.

Le roman justifie-t-il les promesses de l'enseigne ? Heu ! Heu ! Il est des temps pour n'oser, remarquant Montaigne, et la remarque est encore actuelle. Ondoyante, nonchalante, languissante, l'intrigue a de la peine à se nouer. Son cours est embarrasé par des tas d'anecdotes adventices, de bons mots qui suivent l'action comme la casserole suit la queue du chien, de saillies plus mécaniques que plaisantes, de pointes émoussées à force d'avoir servi. Mon Dieu, que Jeanne Landre a l'esprit ménager ! Et comme elle experte dans l'art d'accommoder les ragots parisiens ! On se l'imagine assez armée d'un inépuisable stylo et d'un calepin févrique.

Si l'on saurait, dans son roman, toutes les fleurettes inutiles, il resterait bien la matière d'une bonne nouvelle de deux cents à deux cent vingt lignes. Jugez vous-mêmes :

Lucienne Loche (vingt-huit ans) s'est contentée, jusqu'à la guerre, d'un bon industriel de mari, « rond comme une futaie, belliqueux comme un lapin de choux, fute comme un escargot ». Lui mobilisé — oh ! G. V. C. — l'étonnante s'aperçoit qu'elle a raté sa vie, vite, un fillet ! Et quel fillet ! C'est le phénix des fillets. Il est tendre, il est délicat, il est ardent, il est poétique... par correspondance. Enfin quoi ! Il a toutes les qualités physiques et morales qui chament chez le mari... Patatras ! quand l'assoiffée ira voir, au grand diable vaudev, elle déchantera. Elle trouvera un bécot, un niais de Sologne, opaque, timide, qui se faisait besogneur le pensum de ses épîtres embrassées par un bon camarade. Elle trouvera aussi son gros industriel de mari au bras d'une marraine professionnelle... Jalouse, coups de parapluie, injures, scandale, réconciliation, tendresses... Lucienne Loche, jalouse, aimera désormais furieusement son gros homme. La moralité de cette histoire est assez inattendue.

DANS LES RIDES DU FRONT par G. de Pawlowski

Pour tuer le temps, aux tranchées, le poilu s'ingénie à évoquer la vie de l'arrière. Le baptême de noms pompeux et citadins les boyaux boueux. Il s'applique à un petit travail. Ainsi se donne-t-il un petit alibi de vie civile.

Malgré la concurrence commerciale, ceux-ci fondent des bagues en aluminium ou construisent, avec des cuilots d'obus, des pendules, des enciens, des vido-poches... Ceux-là élèvent des loirs en attendant le jus. D'autres encore font de la stratégie aussi victorieusement que les manilleurs du café de l'Univers ou du Cheval-Blanc.

Bon ouvrier de lettres, notre excellent confrère Pawlowski n'avait pas besoin d'apprendre un métier : le prince des fantassins possède le sien à fond. C'est bien à tort qu'il réclame l'indulgence pour ce qu'il appelle, avec son humour coutumier, « des débris ramassés au jour le jour dans la boue du front ». Ces débris, aimablement ciselés, forment d'agréables trophées. Ils témoignent de l'inalterable sérénité d'âme et de l'imperturbable gaieté de l'excellent écrivain. Son livre amusant, quatre fois chevigné, doit être préconisé comme un magazine salutaire à tous les dyspeptiques, neurasthéniques, atrabilaires. À tous ceux, enfin, que ronge le cafard ! Ils souriront : ils seront guéris et optimistes.

Jean-Jacques BROUSSON.

est, comme tant d'autres, une nécessité de la guerre de tranchée ; même mince, elle arrêtera beaucoup de petits projectiles et même des gros : l'exemple du casque et ses bienfaits doivent nous donner à réfléchir. Nos ennemis y ont déjà songé ; ils dotent leurs stostruppen d'une cuirasse très lourde, trop lourde même.

Sans aller jusqu'à une telle surcharge du combattant, il y a des moyens termes dont l'efficacité est certaine.

L'Académie de médecine a immédiatement nommé une commission qui étudiera cette question.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

THEATRES

UNE REVUE CHEZ RÉJANE

Le critique est, à tout propos, obligé d'écrire ces phrases toutes faites qui mettaient Flaubert hors de lui, mais qui sont commodes. Peut-on rendre compte des revues, sans observer d'abord qu'il est impossible de les raconter ?

Jamais cet aphorisme n'a été mieux justifié. On ne raconte pas une revue qui ressemble à toutes les revues : la chose est encore plus impraticable quand il s'agit d'une revue qui ressemble aux autres le moins possible. C'est le cas d'Une revue chez Réjane, et nous ne saurions faire un meilleur compliment aux trois auteurs, MM. Yves Mirande, Jean Bastia et Saint-Granier.

Ils n'ont point pensé que l'on doive aller « chez Réjane » sans être habillé, malgré les usages de M. le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts. Ils portent fort bien la toilette. La revue est d'ailleurs un genre assez peu défini, qui peut, habilement cuisiné, devenir une macédoine de tous les genres. La comédie de mœurs, la féerie, le drame romantique, voire l'épopée y trouvent place. Si quelques numéros de music-hall servent de liaison, le public dit : « C'est tout de même une révue », et il est content. Le mécano fait passer le meilleur. Ainsi que tous les bons cuisiniers, les auteurs ont fait leur sauce courte. Autrement dit, les numéros de café-concert, encore à notre goût trop nombreux, n'abondent pas. La plupart des scènes sont de vraies scènes.

Une autre originalité d'Une revue chez Réjane est l'interprétation. L'affiche réunit des noms de comédiens célèbres et d'artistes de café-concert, qui depuis quelque temps nous prouvent tous les soirs, et nous ont prouvé hier une fois de plus, qu'ils jouent la comédie aussi bien que les comédiens officiels, et la tragédie même aussi bien que s'ils avaient passé par le Conservatoire. M. Boucot a la vedette à côté de Mme Vera Sergine, et les spectateurs seront les derniers à se plaindre de cette union sacrée.

Les deux scènes qu'interprète Mme Vera Sergine sont d'une qualité supérieure. Elle est « la châteleine », M. Harry Baur est « l'occupant », et cet épisode est intitulé : « Le recul stratégique ». Elle est aussi Jeanne d'Arc, en armes et en prière devant la grande rose de la cathédrale, et elle déclame, avec la simplicité que l'on aime aujourd'hui, de fort belles strophes.

M. Harry Baur, dans le rôle d'un frogloidyte resuscité, qui n'apprécie pas la « chevalerie » de la guerre moderne, a obtenu le plus légitime succès. Mlle Parisys, dont l'aimable talent a déjà été consacré chez Antoine, a remarquablement joué avec M. Boucot, déjà nommé une scène de rupture traitée dans la manière cruelle, sans trop de noir ; et M. Signoret jeune a fait grand effet dans la scène du cafard. Mais ce palmès (où je ne voudrais omettre ni M. Clermont, ni Mlle Renée Fagan, ni Mlle Myrka, ni Mlle Montès, ni Mlle Rose Grane) finirait par ressembler à un programme, et M. Bourdin, profiteur, qui ne regarde pas à soixante-quinze centimes, achètera certainement le programme. Alors, à quoi bon ? Il ne regarde pas non plus au prix d'un fauteuil, il ira chez Réjane. C'est le conseil que je lui donne et la grâce que je lui souhaite.

Abel HERMANT.

Ce soir : Comédie-Française, 7 h. 45, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. On ne badine pas avec l'amour.

Opéra-Comique, jeudi, 7 h. 45, Mireille.

Odéon, 7 h. 30, la Vie de Bohème.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, l'illusionniste (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, la Femme de son mari.

Gymnase, 8 h. 15, les Deux Vestales.

Vaudreville, 8 h. 30, la Revue.

Châtelet, 8 h., le Tour du Monde en 80 jours.

Mardi, mercredi, samedi et dimanche (matinée samedi et dimanche).

Palais-Royal, 8 h., l'Autre et son Allié.

Trianon-Lyrique, samedi, 8 h., la Petite Mariée.

Ambigu, 8 h. 30, le Maître de forges.

Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, professeur.

Michel, 8 h. 30, Plus ça change...

Réjane, 8 h. 30, Une revue chez Réjane (Vera Sergine, Harry Baur, Parysis, Signoret, Jeanne, Myrka, etc., Boucot). Gros succès !

Renaissance, 8 h. 30, Vous n'avez rien à déclarer ?

Porte-Saint-Martin, 8 h., le Chemineau.

Cluny, 8 h. 30, le Trombone de madame.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle Nuit ou le Dérivatif.

Femina 8 h., Sapho.

Grand-Guignol, 8 h. 30, Taïaut ! la Petite Maud.

Scala, 8 h. 30, le Sursis.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CINEMAS

Gaumont-Palace, aujourd'hui, relâche ; demain, jeudi, à 2 h. 15 et 8 h. 15, Pasquale.

Loc. 4, r. Forest, 10 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marc, 16-73.

LA VIE DES FRANÇAISES DANS LES CELLULES D'ALLEMAGNE

Deux Françaises, Mme Jeanne Six et Mme Marie Gérard, arrêtées par nos ennemis sous l'inculpation d'espionnage, ont subi en Allemagne une longue détention. La première, pour avoir ravitaillé nos soldats et transporté des lettres en territoire envahi, a été frappée de onze mois de cellule ; la seconde, pour des « crimes » analogues, a fait sept mois de la même peine.

Toutes deux, rapatriées par la Suisse, ont pu nous donner des détails précis et véridiques, sur les rigueurs du régime qui leur a été imposé et sur la méthode allemande qui tire parti des prisonniers, en les mettant pratiquement aux travaux forcés.

C'est la discipline dans tout ce qu'elle a de froid et de cruel, nous dit l'une d'elles. L'encellulement ne tolère d'autre atténuation qu'une sortie d'une demi-heure par jour, le matin de 8 h. à 8 h. 30. La nourriture était horrible. Elle n'a pas dû s'améliorer depuis. Le matin, une espèce de tisane tiède, naturellement sans sucre ; à midi, une gamelle de maïs dans lequel on incorpore de la rhubarbe cuite. Le soir, une soupe pleine de terre, faite avec des feuilles de chou émincées au coupe-racines et non nettoyées. Pour toute la journée, un seul morceau de pain qui serait déjà insuffisant pour un repas.

Pour traiter une pleurésie contractée dans ma cellule glacée, le directeur de la prison m'ordonna de me coucher sur le ventre pendant neuf jours. Comme je demandais de la teinture d'iode, il me fut répondu que les quantités disponibles étaient réservées pour les soldats.

On exigeait de chacune de nous un travail qui commençait à 4 h. 1/2 le matin, et se prolongeait jusqu'à 9 heures du soir. Pour confectionner des pantalons militaires — avec des tissus français, car je reconnus du drap de Sedan — on installa une machine à coudre dans chaque cellule.

— Mais la lumière ?

— Nous avions l'électricité. L'Allemagne se flatte d'être un pays de progrès même



COMBATTANTE PRISONNIÈRE dans l'aménagement de ses prisons. Ma cellule, mesurant 2 mètres sur 3 m. 20, était d'une propreté rigoureuse. En entrant, le directeur nous avait prévenues que des choses faisaient défaut, telles que le savon, dont on nous donnait en effet un morceau microscopique tous les trois mois environ, et le linge, notre chemise ne devant être changée que toutes les trois semaines.

C'est dans la prison de Haguenau qu'est enfermée la comtesse Geny, condamnée à onze ans de cellule parce que sa femme de chambre, dans son château près de Badonvillers, avait été surprise en train d'agiter son mouchoir devant un poste français.

Une dame, pour avoir hébergé sa tante, venant de Belgique, a été condamnée à dix-huit mois de cellule ; sa parente fut condamnée à vingt et un mois.

Toutes travaillent pour les fournitures militaires et chacune est rétribuée à raison de quatre pfennigs par jour. L'isolement est absolu. Pendant la sortie, il est rigoureusement défendu aux détenues de se parler ou d'échanger des signes. Pour plus de précautions, on les oblige à marcher à trois mètres l'une de l'autre.

Mme Gérard, qui est allée de la prison de Siesbourg au camp de Holzminden, nous parle ensuite de la vie à l'intérieur des baraques, d'où l'on ne peut sortir que de midi à trois heures, sous la surveillance de soldats.

C'est dans ce camp que fut amené un prisonnier russe capturé dans les tranchées de première ligne. Sous la douche obligatoire, on s'aperçut que ce combattant de forte taille était une femme, une de ces amazones intrépides qui ont juré de montrer l'exemple les armes à la main. Ci-dessus nous en donnons la photographie.

On retirait à celle-ci son uniforme. C'est en pleurant qu'elle reprit des vêtements féminins et qu'elle se mit aux humbles occupations des prisonnières. — R. V.

Le déserteur Cochon interrogé

L'interrogatoire du déserteur Cochon, qui avait été interrompu par suite d'une indisposition de l'inculpé, a été repris, hier après-midi, par le capitaine Bouchardon.

Cochon a remis à l'officier instructeur un véritable mémoire, où il expose les raisons qui l'ont amené à ne pas rejoindre son corps, sa permission achevée.

Le secrétaire général du Syndicat des Locataires a protesté vigoureusement contre le récit de son arrestation où on le représente se cachant sous le costume féminin, rue Donizetti, à Auteuil.

Jamais, dit-il, je n'ai recouru à ce moyen pour échapper aux recherches de la police. Je me suis borné à faire tondre ma chevelure et à sacrifier ma moustache.

Aujourd'hui, le capitaine Bouchardon entendra les complices, Germaine Chatel et la femme Rey.

APPARTEMENTS MEUBLÉS

Si vous cherchez appartements ou bureaux, louez-les non meublés, et adressez-vous aux Etablissements JANIAUD (fondés en 1880), rue Rochechouart, 61, qui les meubleront à votre goût, en feront l'installation complète en location. — Vente, achat, location de mobiliers et bureaux de tous styles.

L'Affaire du Chèque

Le capitaine Bouchardon a longuement conféré, hier matin, avec M. Faralicy, commissaire aux délégations judiciaires, qu'il avait chargé d'effectuer un certain nombre de vérifications qui seraient, croyons-nous, les préliminaires d'opérations plus importantes.

On prétend même que de nouvelles commissions rogatoires ont été adressées à divers parquets de province et qu'elles pourraient bien être suivies d'arrestations...

Mme Lucas, l'amie de Joulca, a été entendue dans l'après-midi par le magistrat instructeur. A l'issue de cette audition, Mme Lucas a pu avoir dans l'antichambre du capitaine Bouchardon une courte entrevue avec Joulca, amené tout exprès de la prison de la Santé.

M. Drioux, juge d'instruction, a reçu, hier, la visite de M. Paul Morel, l'avocat de la partie civile a sollicité du juge de faire procéder à plusieurs vérifications à Fresnes et à Bourg-la-Reine.

Quant à l'affaire Bolo pacha, elle demeure en l'état. Il est faux, nous dit-on, que le capitaine ait eu avec Bolo pacha une conversation privée dans son cabinet. En vérité, les déclarations de Bolo pacha ont été enregistrées sous forme de procès-verbal par un greffier du 3^e conseil de guerre.

Un aviateur se noie

AMBIÈRE, 11 septembre. — Par suite d'une fausse manœuvre, l'élève pilote Pernelle, qui concourait pour l'obtention du brevet militaire, a heurté la berge du canal et est tombé dans l'eau, alors qu'il revenait de l'aérodrome de Meyzieux.

Pernelle était attaché à son siège et ne put être dégagé par les assistants qui se portèrent immédiatement à son secours.

Lorsqu'on parvint à le retirer de l'eau, le malheureux aviateur avait cessé de vivre.

L'épilogue d'un drame passionnel

LONDRES, 11 septembre. — Un drame passionnel qui, en d'autres temps, aurait mérité des comptes rendus détaillés, a eu son épilogue aujourd'hui à Old-Bailey.

Un jeune lieutenant, marié en juin 1914 et engagé volontaire des premiers jours de la guerre, Douglas Malcolm, ayant appris, au front, que sa femme était l'objet des assiduités d'un forban d'origine douteuse, qui se faisait appeler le comte de Borch, mais dont le véritable nom était Anton Baumburg, profita, il y a quelques semaines, de ce qu'il était en congé à Londres pour venger son honneur en tuant son rival.

Au cours d'une précédente permission, il lui avait déjà, l'ayant trouvée avec sa femme, infligé une sérieuse correction, puis il l'avait provoqué en duel, mais Baumburg avait refusé de se battre.

En raison des antécédents de cet individu, qui était l'objet de la surveillance spéciale de la police et qui était connu d'espionnage — une de ses amies, nommée Mayer ou baronne Varnenberg, de nationalité allemande, ayant été condamnée et fusillée, — le jury, contrairement à ce qui arrive généralement en pareil cas, a prononcé l'acquiescement de l'officier, que le public a accueilli par des applaudissements répétés.

Le rendement des impôts

Le produit des impôts et revenus indirects et des monopoles s'est élevé, au cours du mois d'août dernier, à 401.051.500 francs. Ce chiffre marque, par rapport au rendement du mois correspondant d'une année normale, une plus-value de 107.258.600 fr.

Les principales majorations portent sur les valeurs mobilières, boissons hygiéniques, sucres, tabacs, eaux minérales, spécialités pharmaceutiques, spectacles, etc...

Les impôts sur les alcools sont en diminution de 6.651.000 francs.

La comparaison avec le mois d'août 1916 fait apparaître une augmentation de 20 0/0.

LA PUBLICITÉ

ne crée pas le succès là où il n'y a pas d'éléments de succès. Elle ne fait qu'accélérer et augmenter le succès des produits qui en sont dignes.

EXCELSIOR

ANNONCEURS !...

Vous êtes-vous aperçus de l'impulsion nouvelle donnée à ce journal? — Profitez-en...

LA REVUE DE LA DIVISION ALPINE PAR LE G^e FRANCHET D'ESPEREY



LE COMMANDANT DU GROUPE DES ARMÉES DU NORD, SUR LE PERRON DU CHATEAU, VIENT SALUER LE DRAPEAU DES CHASSEURS

La division alpine que commande le général Brissaud-Desmillet et qui défila dans Paris, le 14 juillet, a participé récemment aux attaques du Chemin-des-Dames. A son retour des tranchées, elle fut passée en revue par le général Franchet d'Esperey, qu'accompagnaient les membres de la mission militaire chinoise et qui procéda à une remise de décorations. On sait, que le glorieux drapeau des chasseurs à pied, décoré de la médaille militaire et de la Légion d'honneur, est confié à la garde de la division alpine.

PETITES ANNONCES

(Réception des ordres au guichet et par correspondance)
11, boulevard des Italiens (2^e)

Entrée particulière
Tél. : Central 80-88. Adresse télégr. : Hugmin-Paris.

Nous rappelons que, par décision gouvernementale prise dans un but de sécurité nationale, les « PETITES ANNONCES » doivent être soumises au préalable au VISA DU COMMISSAIRE DE POLICE au lieu de résidence de l'auteur de l'annonce.

Les personnes qui ont à faire paraître des « Petites Annonces » devront présenter auparavant leur texte au commissaire de police de leur quartier, à Paris, et, en province, au commissariat spécialement désigné à cet effet par la préfecture.

La ligne se compose de 38 lettres ou signes

DEMANDES D'EMPLOI 4 fr. la ligne.
Demande représentant commerce et industrie. — Ecrite Clémentine et C^{ie}, Saragosse (Espagne).

TX-CUISINIER dans maison princière (célibataire, 15-20 ans) demande place garant dans hôtel ou restaurant. Ecrite Antoine Chapt, Café Thermus, Carcassonne (Aude).

LECONS 4 fr. la ligne.
Steno-dactylo, prix modérés, 6, rue Voltaire, Paris. Angl. exp. don. lec. méth. rap. Hubert, 9, St-Didier. Lec. piano et chant. Prix guerre, 66, Bd Clichy, Paris.

COURS, INSTITUTIONS 2 fr. la ligne.
SITUATION d'avenir obtenue après quelques mois d'études pratiques à l'Ecole FIGIER, 53, r. de Rivoli, 19, Douai. Poissonnière; 147, r. de Rennes, Paris.
Ecole ROY, 7, rue Lagrange, Paris (5^e). Sténographie, Dactylogr., Comptab., Commerce, Langues.

APPARTEMENTS MEUBLÉS 4 fr. 50 la ligne.
Agence Madeleine, 18, r. Royale, indique gratuit. tous appartements meublés à louer dans tout Paris.

PENSIONS DE FAMILLE 4 fr. 50 la ligne.
Dans jol. chat. on prend pens. chas. pêche, canot, b. parc. Prix mod. Maublane, Yver-Evêque (Sarthe).
Auvergne, Château, conf. mod. magn. parc, eau, vue idéale. Aug. Lastolles, Lussat (Puy-de-D.).

LOCATIONS 4 fr. 50 la ligne.
3 hab. meubl., chasses giboyeuses, 300, 500, 800 h., chevreaux, étang. Duviol, Fénéry (2-Sèvres).

ALIMENTATION 4 fr. 50 la ligne.
Beurre normand, qualité extra : postal 10 kilogr., 64 fr., 5 kilogr., 31 fr.; 3 kilogr., 20 fr. Contre mandat. — Graunt, Equeurdreville (Manche).
10 litres Huile d'olive vierge, douce, 1^{re} pression, franco domicile, contre mandat-poste 39 fr. 60. Nierat et Corisier, 12, rue d'Espagne, Tunis.

S. Ganem fils, à Soussa (Tunisie), exportateur huile d'olive extra garantie pure. Coût postal 10 kilogr. 38 fr. 50 franco domicile, contre remboursement.
Huile d'olive gar. pure sup. ou huile de table parfaite, la plus douce, 10 litres fco c. mand. ou remb. de 44,75. Louis Bernard, Sorgues (Vaucluse).

OCCASIONS 4 fr. 50 la ligne.
Je me charge ttes éditions, romans, vers, imp. de guerre. Ec. p. rend.-v^s : Villiers, 50, r. de Douai.

HYGIÈNE DE L'HABITATION ET DE L'USINE
Appareils Bébés pour Pouponnières Bains et Douches médicaux Bidets nouveaux
MM. GIRARDOT-VINCENT
19, rue Miromesnil, Paris (Tél. Wagram 62-80)

JE FABRIQUE et JE VENDS : Vêtements imperméables gabardine. Veston 28 fr. Pardessus rainé, 48 fr. Echantillon contre 0 fr. 15. — THIBA, 16, rue des Maillots-Sarrasin, Rouen (Seine-Inf.).

Chapeaux récl. mod. gde mais. val. 50 à 70 fr. Prix uniq. pr 2 jrs, 29 et 30 fr. Yvette, 48, r. Vignon.

Achetons vieux tuyaux, chaudières, radiateurs, baigns, etc. Vincent, 19, rue Miromesnil, Paris.

CHIENS 2 fr. la ligne.
ETABLISSEMENT D'ÉLEVAGE MARETTE, ouvert tous les jours, à 7 minutes du Métro Vincennes, 131, Bd Hôtel-Ville, Montreuil (S.), téléphone 228. Centaine chiens policiers ttes races ; chiens guerre et fox ratiers. Chiens luxe natis : prix avantageux. Expéditions tous pays. Garanties. English spoken.

Grand choix de policiers et chiens de toutes races. Galut, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Tél. 53.
Petits loulous Poméranie, Brille, 5, Fg St-Martin.
Policeurs, fox, boules, cockers, bassets, loulous. Chenti National, 6, impasse des Sureau, Saint-Maurice (Seine), téléphone 01.

Mlle LONGON, 2, pl. Leroy-Beaulieu, à Lisieux, a un élevage exclusif de loulous nains et minusc. et important issus champions et art obtenu nombr. prix France et étranger. Télignes : maron, noir, orange, sable et blanc. Grande valeur, nombreux chiots, rare beauté. Prix intéressants.

A vendre jolie chienne loulou maron, deux mois, Groeters, 24, rue de Paix, Paris.

Joli loulou ttes nuances, prix avantageux. Mme Lamy, 44 bis, rue la Voûte, Paris (métro Vincennes).

CHEVAUX, VOITURES et HARNAIS 2 fr. la ligne.
Chevaux à louer : 10, pass. Genty (13^e). Rog. 72-85.

AUTOMOBILES 2 fr. la ligne.
A enlev. gros camions autos : Emress, Turgan, De Dion, Mulag, Peugeot 1914, 67, Raspail, Levallois.

ÉLEVAGE 2 fr. la ligne.
Pour vous créer sérieux revenus par petits élevages lucratifs, écr. à O. Potier, à Lisieux (Calv.).

DIVERS 2 fr. la ligne.

CHAUFFAGE A BON MARCHÉ
Beaux ronds bois durs, secs, 33 centimètres de longueur, depuis 100 francs. Les 1.000 kilos rendus en cave. « Les Combustibles Économiques de Paris », 70, rue des Dames.

ÉCONOMES, demandez aujourd'hui à l'Éclairage, rue de Belfort, Besançon, son catalogue gratuit de livres pratiques, d'articles utiles et produits alimentaires pour combattre la vie chère.

BOIS DE CHAUFFAGE
Essences dures coupé à 0,38 long., 155 fr., compris descente en cave. — Wallart, 238, rue de Tolbiac.

GRAPHOLOGIE 2 fr. la ligne.
CARACTÈRE, aptitudes, etc., par l'écriture : 3 fr. Rien de la chirom. à 7 h. tous les jours, dim. et fêtes on écrit. Mme Lasmartes, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

VILLÉGIATURES

Sur la Côte d'Azur

NICE HOTEL GRIMALDI. Dern. confort. Séjour d'automne. Recommandé aux familles.

NICE HOTEL DU LUXEMBOURG. Promenade des Anglais. Ouvert toute l'année.

NICE HOTEL DES ÉTRANGERS. Même propriétaire.

NICE HOTEL O'CONNOR. Sur jardin. Séjour d'automne. Arrangements pour familles.

NICE L'Office de la Côte d'Azur, av. des Phocéens, publie la liste officielle des étrangers. Renseign. sur tout et toute la Riviera. — Reçoit les abonnements pour Excelsior.

La Montagne
VERNET-LES-BAINS (Pyr.-Orient.) Etablissement thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENEGRÉ, directeur.

La Mer
VILLERVILLE LE GRAND HOTEL BELLEVUE est ouvert. — Paul Gautier, propriétaire.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Ecole de Chauffeurs-Mécaniciens
reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. — BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.

L'ÉTÉ TONI-DEPURATIF
Gout excellent — Bonne Digestion

MORUBILINE
Convalescents, Anémies, Scrofuleux, Bronchitiques, Tuberculeux, etc.

1/2 flacon 3.50. Flacon 6 francs franco poste. Notice gratis.
PHARMACIE du PRINTEMPS, 31, r. Joubert, Paris et toutes Pharmacies.



HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilette :

Ablutions journalières ; Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; Soins de la bouche ; Lavage des nourrissons, etc.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

Maladies de la Femme

La femme qui voudrait éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Nausées, les Reins et autres maux, qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Hémmorragies, les Varioles, Phétières, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Étourdissements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé SOURY, toutes Pharmacies : 4 fr. le flacon ; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adressé à Pharm^{ie} MA^{re} DUMONTIER, Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 235

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.